

Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare,
Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles /
Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de
Documentation

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare; Schweizerische
Vereinigung für Dokumentation

Band: 48 (1972)

Heft: (1): Begegnung mit dem Buch : vierundfünfzig Anmerkungen und acht
Zeichnungen = Rencontre avec le livre : cinquante-quatre essais et huit
dessins

Artikel: Reprint

Autor: Slatkine, Michel-E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-771018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Reprint

Depuis une quinzaine d'années, les «reprints», ou réimpressions, jouissent d'une vogue croissante.

Qu'est-ce qu'un reprint?

Dans son acception actuelle, une reproduction par procédé *photographique* d'un document manuscrit ou imprimé; ce qui sous-entend donc une similitude absolue entre le document original et la reproduction.

Certes, ce procédé ne date pas d'hier; il existait déjà à la fin du dix-neuvième siècle, mais les méthodes employées n'avaient pas atteint un degré technique suffisant pour permettre une commercialisation de qualité et une rentabilité acceptable. Appelées couramment «reproductions anasthatiques», ces réimpressions restèrent très ignorées du grand public et furent responsables de la réputation de médiocre qualité attribuée à cette technique par de nombreuses personnes.

Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale, vers les années cinquante, que le procédé *offset* allait trouver sa perfection et allait produire une véritable révolution dans le domaine de la réimpression: il permet en effet d'obtenir une qualité d'impression remarquable, tout aussi bonne sinon meilleure que la typographie classique, et donne la possibilité d'effectuer des petits tirages rentables, puisque la composition elle-même, ainsi que la correction des textes, sont supprimées.

Il serait bien entendu hors de propos de vouloir donner ici des détails techniques sur le procédé *offset*; il suffira de dire que cet instrument de reproduction offre les avantages principaux suivants:

- Mise à la disposition des lecteurs et des bibliothèques d'une documentation de base, épuisée et introuvable sur le marché d'occasion.
- Possibilités d'acquisition pour le grand public de documents qu'il aurait été strictement impensable de «recomposer» par les procédés typographiques classiques: périodiques anciens et modernes, comportant des dizaines de milliers de pages, textes rares ou curieux ayant nécessité l'emploi de caractères orthographiques spéciaux, iconographies diverses, etc.
- Facilités de lecture accrues pour des documents qui, dans leur présentation originale, accusaient des signes de vétusté: transparence de certains papiers, mouillures et maladies dues au temps, taches d'eau, trous de vers, etc. Toutes ces déficiences disparaissent grâce aux retouches opérées sur les films *offset*.
- Possibilité de donner aux lecteurs, en mains propres, certains ouvrages que leur rareté faisait figurer dans les réserves des grandes bibliothèques, et qui n'étaient prêtés qu'avec autorisation spéciale.

L'ensemble de ces avantages, parmi d'autres d'ailleurs, explique donc le développement considérable de l'industrie des reprints au cours de ces dernières années, dans une période spécialement faste sur le plan économique, et caractérisée par la fondation de nombreuses bibliothèques et universités.

Ce sont essentiellement une dizaine de firmes, américaines et européennes, qui, dès 1950 environ, comprirent l'intérêt que représentait pour les bibliothèques mondiales, instituts de recherche, laboratoires, séminaires, l'acquisition d'une documentation de base qui leur faisait défaut, et qui ne se présentait que très rarement et sporadiquement sur le marché d'occasion.

Fortes de leur expérience sur ce marché, ces maisons offrirent, par souscription, la réimpression des documents primordiaux et indispensables, que ce soit dans le domaine des sciences pures et appliquées ou dans celui des humanités. Le succès fut spectaculaire.

Tirées à petit nombre, entre 300 et 500 exemplaires, ces réimpressions venaient combler des trous que les bibliothèques ne pouvaient espérer remplir par le marché d'occasion. Les prix de ces réimpressions étaient certes élevés: vingt à vingt cinq U.S. dollars pour un volume de quatre cents pages environ, relié; mais ce prix n'était pas à comparer avec celui du marché d'occasion, sans cesse en hausse, et caractérisé par une raréfaction croissante.

Cette nouvelle industrie répondait donc à un besoin réel et légitime et si, à ses débuts, elle se heurta à la méfiance de quelques-uns, il est très intéressant de constater aujourd'hui que de nombreuses personnes et bibliothèques préfèrent une réimpression aux éditions originales, certaines de trouver une qualité sûre et éprouvée.

Il était donc évident que cette véritable «révolution» dans le marché de la librairie d'érudition allait susciter de nouvelles «vocations»! En effet, les services rendus aux bibliothèques par cette innovation permirent aux premières maisons de réimpression de travailler à coup sûr: elles lançaient une souscription, attendaient d'avoir le nombre suffisant de commandes pour couvrir les frais de production, et ne sortaient le volume qu'après avoir obtenu l'assurance de n'avoir pas à investir de l'argent à leurs risques et périls.

La haute conjoncture économique des années 1955—1968, spécialement aux Etats-Unis, puis en Allemagne et au Japon, donna un essor tel à certaines firmes, que de nombreux concurrents (au début de 1971 les maisons de réimpression dépassaient le nombre de 350!) se mirent au travail, persuadés d'avoir découvert une mine d'or, puisque la production par souscription ne comportait aucun risque.

On vit alors une floraison de catalogues surgir, comportant des milliers de titres dans toutes les langues et sur tous les sujets; ces derniers n'offraient parfois pas grand intérêt et, souvent, étaient proposés sans aucune connaissance des besoins réels du marché.

A ces offres alléchantes, à ces châteaux en Espagne, les bibliothèques per-

dirent leur latin et parfois . . . l'argent de leur budget, car il était impossible de réaliser l'ensemble de ces programmes, et de nombreux titres étaient abandonnés en route, par manque de souscriptions.

La méfiance des bibliothèques, engendrée par cet état de fait, ainsi que les difficultés économiques croissantes des années 1968 et suivantes, sonnèrent le glas de nombreux et fallacieux espoirs.

Seules poursuivent aujourd'hui leur route les maisons sérieuses, connaissant à fond leur sujet, et produisant coûte que coûte les ouvrages annoncés, car les acheteurs ne souscrivent pratiquement plus et attendent la réalisation du volume avant de le commander.

Et ce n'est que juste.

Michel-E. Slatkine

Zauberwort Satzautomation

oder Quantität kontra Qualität

Fünfhundert Jahre nach der Einführung des Drucks mit beweglichen Lettern hat die Fachwelt zuerst skeptisch¹, dann mit Staunen und mit Genugtuung von den neuen, grenzenlosen Möglichkeiten des Photosatzes, des Schreibsatzes und der Satzautomation Kenntnis genommen.

Zur Klärung der Begriffe voraus einige kurze Erläuterungen, zumal gerade für das Medium Photosatz verschiedene Begriffe, meist ungenau, gebraucht werden. Man spricht nämlich von Photosatz, Lichtsatz, Filmsatz und kaltem Satz und meint damit meist das gleiche Verfahren. Weder die Bezeichnung Photosatz noch Filmsatz trifft den Kern der Sache genau, weshalb der umfassendere Begriff kalter Satz — im Gegensatz zum Begriff heißer Satz, wenn von dreidimensionalen, aus Blei gegossenen Buchstaben die Rede ist — richtig wäre. Auf der Schreibmaschine oder einer ähnlichen Maschine mit oder ohne Randausgleich geschriebener Text, der als Vorlage für den Druck zu dienen hätte und der ohne Licht und Film erzeugt wurde, kann nicht als Photosatz, Lichtsatz oder Filmsatz, sondern muß als Schreibsatz bezeichnet werden. Umgekehrt läßt sich von Lichtsatz nur dann sprechen, wenn ein mittels Kathodenstrahlröhre gelenkter Lichtstrahl verwendet, also mit Licht gesetzt wird — ähnlich dem Vorgang bei der Erzeugung von Bildern am Bildschirm. Filmsatz ist aber nicht richtig, wenn auf lichtempfindliches

¹ Man lese etwa die 1901 in der *Graphischen Revue Österreich-Ungarns* und im *British Printer* erschienenen Berichte nach, die sich mit 'einer neuen, epochalen Erfindung, welche die Anwendung von Metallbuchstaben für den directen Druck von denselben völlig überflüssig machen sollte', befassen.